

Un héritage encombrant

Élisabeth Haghebaert

Number 73, Summer 2018

Ducharme sans Ducharme

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/88270ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Haghebaert, É. (2018). Un héritage encombrant. *L'Inconvénient*, (73), 10–14.

UN HÉRITAGE ENCOMBRANT

Élisabeth Haghebaert

*Je vois dans nos livres autant de billets de loterie ;
ils n'ont réellement pas plus de valeur.
La postérité, en oubliant les uns, et en réimprimant
les autres, déclarera les billets gagnants.*
STENDHAL

*Ma gloire c'est quand ils vont tous être d'accord
pour dire que mon œuvre vaut pas de la marde.*
DUCHARME

A typique, éclectique, provocateur, iconoclaste, fantaisiste, imprévisible et avant tout libre, depuis cinquante ans Réjean Ducharme nous avait habitués à son absence, par son refus d'« être pris pour un écrivain » et de jouer le jeu médiatique. Pourtant sa mort, discrète comme le fut sa vie, nous affecte et nous nous sentons orphelins. C'est normal si l'on admet avec Houellebecq qu'« un auteur, c'est avant tout un être humain, présent dans ses livres » et que la littérature est « le seul art capable de nous mettre en contact avec un autre esprit humain¹ ». Cela dit, notre « héritage » consiste en neuf romans dont un en vers, deux scénarios de films, quatre pièces de théâtre, une trentaine de textes de chansons, ses *Trophoux*, et un recueil de dessins de jeunesse au parcours rocambolesque, le *Lactume*, en guise de cadeau posthume. Après une consécration instantanée en 1966, la remarquable reconnaissance institutionnelle dont Ducharme a bénéficié ensuite sans discontinuer lui a conféré de son vivant une place enviable et bien sûr enviée au panthéon des écrivains, malgré

sa posture réfractaire, soulignée chez Monique Proulx : « Plus personne ne pourrait se permettre d'être invisible comme lui aujourd'hui, sans se faire hara-kiri comme écrivain² », ce qui lui a valu autant d'inimitiés que d'admiration.

Passé le regain d'intérêt suscité par l'annonce du décès de l'auteur le 21 août 2017, l'homme ayant été un temps célébré comme un monument patrimonial, reste la question de la postérité de cette œuvre, exposée aux aléas d'une atmosphère culturelle bien-pensante. La notoriété d'estime dont elle jouit auprès de cercles d'initiés à Montréal et ailleurs ainsi qu'auprès du grand public, en bonne partie grâce au travail des bibliothèques et de quelques professeurs de cégep, va-t-elle perdurer ou l'œuvre connaîtra-t-elle une éclipse, une période de purgatoire ? Sera-t-elle remise en cause, comme celle de Nelligan, ou sombrera-t-elle dans l'oubli, victime de l'évolution de la société, de l'indifférence, de la négligence, de l'ignorance, d'une forme de totalitarisme social porté à ériger en dogme les croyances de certains groupes ? Déjà, en

1975, Gilles Marcotte se demandait si, vingt-cinq ans plus tard, *L'hiver de force* serait encore lisible « sans un arsenal de notes explicatives³ ». C'est ce à quoi je vais tenter de répondre au regard surtout de l'œuvre romanesque et du contexte actuel, sachant que la tendance à juger les valeurs anciennes et les réalités du passé d'après les valeurs et croyances contemporaines peut nuire à la compréhension des œuvres et à leur pérennité. De toute façon, cinquante ans plus tard, un bilan s'impose. Qui lit Ducharme ? Quelles sont les « limites » de cette lecture ?

Il est clair qu'il y a belle lurette que « Ducharme l'inquiétant⁴ » n'inquiète plus personne, lui qui – dans la mouvance de la Révolution tranquille de la fin des années 1960 et de la contre-culture, la culture ti-pop des années 1970 – choqua l'establishment par son esprit contestataire, profanant sans vergogne religion, famille, institutions, aspirations nationalistes, culture classique, roman du terroir, etc. sur le mode ludique et facétieux, en marge tout autant du drame urbain et de la littérature édifiante que du Nouveau Roman et de la vogue du joul. Encensé ou haï, il aura malgré tout, avec ses personnages d'enfants ou de jeunes adultes immatures, subrepticement participé, sans jamais s'engager, à l'émancipation de toute une génération de beatniks et de baby-boomers pendant que le Québec s'ouvrait au monde à partir de l'Expo 67. La fin des « années soixante », dirait-il, « stel bon temps ! » mais, comme le chantait déjà Dylan en 1964 : « *The times, they are a-changin'*. » Depuis la publication de *Gros mots* en 1999, le dernier de ses trois romans parus entre 1990 et 1999, seul parlait son silence, laissant ducharmophiles et ducharmophobes sur leur faim et la masse grandissante des « autres » dans l'ignorance même de l'existence de l'auteur, pour la simple raison qu'il n'a jamais fréquenté l'émission *Tout le monde en parle*.

Selon une enquête publiée par *La Presse*⁵ peu après son décès, dans une classe ordinaire de cégépiens, les néo-ducharmophiles potentiels représenteraient entre 10 et 18 % des élèves (de 3 à 5 sur 30). Outre ce contingent de « nouvelle recrues » potentielles, il y a par ailleurs les adeptes confirmés, les « fidèles » ou « croyants » : professeurs de cégep et d'université, étudiants en littérature, thésards, essayistes, journalistes, critiques, écrivains conscients ou non de leur statut d'héritiers ou d'« avatars », bibliothécaires, soixante-huitards repentis ou non, baby-boomers, lecteurs chevronnés ou autodidactes et, à l'étranger, grâce aux centres d'études québécoises, les lecteurs québécois. L'existence de ce lectorat hétérogène rassure quant à la persistance à moyen terme de ses ouvrages sur les rayons ou dans les catalogues des librairies, bibliothèques et autres Amazon. Sans comparaison avec les « produits de grande consommation », de Guillaume Musso ou de Marc Lévy par exemple, les livres de Ducharme vont demeurer, au même titre que ceux de ses contemporains ou de ses prédécesseurs en littérature québécoise : Michel Tremblay, Hubert Aquin, Anne Hébert.

À l'ère du faux, il est presque à souhaiter que les successeurs des ducharmophobes les plus virulents – ceux qui à ses débuts allaient jusqu'à nier l'existence de l'auteur, comme d'ailleurs lors de son retour dans les années 1990 –

réussissent à dévoiler une mégasupercherie, le Bourbaki de la littérature par exemple, qui éclairerait son œuvre d'un jour nouveau et relancerait du même coup les ventes. Au 21^e siècle, il existe encore en effet des détracteurs de Ducharme au Québec ; toutefois, depuis les années 2000 en particulier, c'est moins chez la critique – en grande partie responsable de « l'affaire⁶ » qui mena à sa « disparition » – que dans le milieu littéraire même qu'il semble de bon ton de dénigrer le « grand écrivain », ses émules et ses fans – « ces idolâtres de l'enfance qui font du Québec une terre d'éternels mioches impuissants », comme l'a écrit Mavrikakis⁷ –, même si (ou peut-être justement parce que) couramment on continue de jauger tout nouvel écrivain prometteur à son aune (pensons au cas récent d'Éric Mathieu pour *Le goupil*⁸). « Une si grande dévotion. Et pour qui ? Pour un fantôme, pour un mirage, une non-image, une rumeur [...] Quand on veut être invisible, on ne publie pas de livres⁹ », lit-on chez Monique Proulx.

L'argument majeur de ce désaveu chez certains écrivains, comme David Homel, Catherine Mavrikakis, Monique Proulx et Claude La Charité, dont la mauvaise foi est à mon avis trop provocatrice pour être honnête, c'est probablement que, outre son succès « hors norme », Ducharme « date », renvoyant à un passé forcément révolu que beaucoup peuvent ne pas connaître ou veulent rejeter.

Ainsi, après avoir « maghané » dans les années 1960-70 l'héritage littéraire et culturel des générations qui l'avaient précédé, et après l'avoir recyclé dans les années 1990, comme l'a rappelé entre autres Martine-Emmanuelle Lapointe¹⁰, l'autodidacte qui s'était affirmé par la négative se fait appliquer sa propre médecine, à son tour boycotté, voire néantisé par ses successeurs lettrés, sous couvert de conflit générationnel. Sans doute s'en tirerait-il par une de ces pirouettes dont il avait le secret, comme Lainou dans *L'hiver de force* : « Ma gloire c'est quand ils vont tous être d'accord pour dire que mon œuvre vaut pas de la marde. »

Chez La Charité, comme chez Mavrikakis, qui donc jouent les héritiers indignes par narrateurs interposés, on se livre en effet à un joyeux défolement :

- Ah oui, Ducharme et Godbout sont des valeurs sûres.
- Tu parles, Charles ! On croirait qu'on est toujours dans les années 60.
- Ducharme, de toute façon on ne l'a jamais vu. D'ailleurs le coup de sa mort en août dernier, personne n'y a cru. C'était uniquement pour faire vendre son recueil de croûtes, *Le lactume*¹¹.

Mieux vaut jouer la carte de l'exaspération, du cynisme ou du canular plutôt que de risquer de paraître ringard ou démodé en sacrifiant à une adulation naïve et galvaudée. « Au début, dans les années 60, je comprends encore [...], les Québécois étaient illettrés¹² », écrit Mavrikakis. Bref, si au Québec on aime aimer, on aime tout autant déboulonner les idoles ; comme disait le narrateur de *La fille de Christophe Colomb* : « Plaignons celui que, à un moment, le public aime. »

Si ce n'est de la nécessité, pour les écrivains de la relève, d'ouvrir de nouvelles avenues et de brûler ce que d'autres (voire eux-mêmes) ont adoré, ce rejet, même feint, me semble d'autant plus injustifié qu'il repose sur une inexactitude : le mythe d'un « Ducharme romancier de l'enfance ». On a en effet l'impression que, comme beaucoup, ces écrivains ont fait une fixation sur ses premiers romans, parus à la fin des années 60, auxquels la classification – réductrice – de « romans de l'enfance » a été accolée à la suite de quelques monographies qui les ont traités sous cet aspect¹³ ; or Ducharme est loin d'être le « romancier de l'enfance » et de la mièvrerie inhérente à cette désignation. Je doute à ce titre que l'Antigone Totenwald de Mavrikakis, calque de Bérénice Einberg, l'égérie de *L'avalée des avalés*, devienne un personnage culte comme le fut en son temps l'originale. Autres temps, autres combats. En fait, ce mépris affiché pour les lecteurs des années 1960 souligne le passage du temps. Il laisse entendre que les lecteurs d'alors – peu cultivés et en l'absence d'un appareil critique digne de ce nom – se seraient laissé bernier par un vulgaire trublion, voire un imposteur : « même *Les enfantômes*, ça fait un peu gros mot-valise qui met une poignée dans le dos du lecteur pour mieux le charrier¹⁴ », lit-on encore chez La Charité. Bref, que ce soit mouvement d'humeur, provocation ou boutade, ces écrivains « éduqués », la plupart universitaires, donnent l'impression de se comporter envers Ducharme et son œuvre avec une désinvolture (toute ducharmienne) d'enfants gâtés à l'égard d'un aïeul gâteux qui fait un peu honte.

J'aimerais en fait savoir si, pour les littéraires universitaires québécois en général, hors du cercle des irréductibles ducharmiens inconditionnels, Ducharme appartient vraiment à la littérature. On dirait en effet que, pour certains que j'ai connus, c'est une sorte de Facteur Cheval des lettres, l'incarnation d'un fantasme collectif, qui plus est issu de l'impérialisme hexagonal. Tout au plus de l'ordre de l'art brut, comme ses *Trophoux*¹⁵, les collages signés Roch Plante, dans la veine de *l'arte povera*.

La prise de conscience à laquelle invitent ces « faux amis » a ceci de bon qu'elle incite à revoir et à relire Ducharme à la lumière du temps présent. Or, après une rapide enquête empirique auprès de lecteurs universitaires autres que littéraires, mandatés pour lire *L'hiver de force* ou *Va savoir*, un constat s'impose : la réputation de difficulté attachée à son œuvre n'est pas surfaite. Le verdict est sans pitié : sans accompagnement, elle peut constituer un réel handicap.

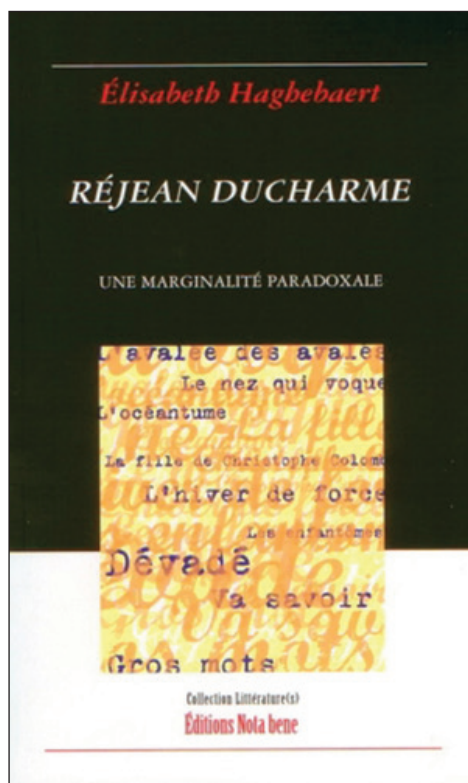
En effet, « [p]our lire des livres, dit Jean Paré, il ne suffit pas d'être alphabétisé, il faut aussi la culture de ce qui les a engendrés, l'appartenance à un ensemble de faits culturels. Cette culture disparue, le livre devient aussi peu utile qu'une tablette d'argile¹⁶ ». En ce sens, Gilles Marcotte avait bien raison de s'inquiéter de la lisibilité future de *L'hiver de force*. Ce qui à mes yeux fait de ce roman/récit une source inépuisable de jubilation et un document sociologique et historique incontournable sur les années 1970 représente en effet pour des lecteurs quadragénaires d'aujourd'hui, si pleins de bonne volonté soient-ils, une somme indigeste et

bavarde de références littéraires et culturelles rébarbatives, dénuées d'intérêt hors du contexte des hippies et de la contre-culture, ou d'un cours d'histoire. *Sic transit gloria*. C'est la même chose pour *Va savoir*, publié en 1994, pourtant censé être plus accessible : sa lecture constitue, semble-t-il, un exercice hautement exigeant et rebutant. Sont incriminés la structure absente, le style incompréhensible, l'accumulation de références et le contenu parfois discutables sur le plan des valeurs.

Les premières raisons alléguées sont le manque d'action ou de fil directeur clair, l'absence de découpage en chapitres brefs, selon la recette éprouvée des bestsellers, la ténuité ou le flou de l'intrigue, et une trop grande indécidabilité du sens : trop de questions sans réponse, de situations sans issue, laissées au libre arbitre d'un lecteur qui, habitué à la communication univoque, est devenu hermétique au double sens, au deuxième degré, bref à tout ce qui contribue à la « littérarité » et au

« plaisir (suranné) du texte ». Il faut l'admettre : pour avoir du plaisir à lire Ducharme, il faut aimer s'attarder aux phrases et y revenir, s'en délecter plutôt que de « consommer » avidement le texte pour en connaître la fin ; disons-le : il faut avoir du temps à perdre... et aimer en perdre, toutes choses plutôt inactuelles. Comme le disait déjà Marcotte : « un Ducharme, ça se mérite¹⁷ ».

On ne peut bien sûr pas transformer les romans de Ducharme en romans à succès, ni en romans d'action : il faut apprendre à les savourer. Les ouvrir, ce n'est pas allumer la télévision. Mais Martin Faucher et Lorraine Pintal (qui a par ailleurs déjà mis en scène deux des pièces de Ducharme – *HA ha!...* en 1990 et *Ines Pérée et Inat Tendu* en 1991) ont eu l'audace – du vivant de l'auteur – de découper les textes, de les coller et d'en faire des montages pour les adapter à la scène. Martin Faucher a ainsi monté *À quelle heure on meurt ?* (1988) à partir du *Nez qui voque* et Lorraine Pintal, *L'hiver*



de force (2001). Dans la société du spectacle telle que nous la connaissons, des initiatives de ce type peuvent empêcher que l'œuvre romanesque ne sombre dans l'oubli – l'oralité aidant. De même, on peut rêver que des bédésistes talentueux – il n'en manque pas ici – s'attellent, dans un projet en arts visuels, à illustrer par exemple *La fille de Christophe Colomb* comme Baudoin l'a fait pour *Le procès-verbal* de Le Clézio¹⁸. Imaginons, dans le même esprit, que soit produit un film de la même qualité que *La vie a du charme*, réalisé par Jean-Philippe Duval dans les années 1990¹⁹, ou que *Léolo* de Jean-Claude Lauzon, réalisé en 1992. Compenser de la sorte le côté aride de la lecture pourrait contribuer à redonner le goût d'explorer les trésors que recèlent les mots enfouis dans les textes.

La virtuosité langagière de Ducharme, jadis si vantée, représente assurément la difficulté essentielle pour le lecteur « novice » d'aujourd'hui. Cinquante ans, cela semble peu, mais c'est finalement beaucoup. Autrefois encensée par tout un pan de la critique, la logophilie de l'auteur, parfois savante, parfois triviale à la San-Antonio, rend aujourd'hui ses livres illisibles pour le plus grand nombre, la société et l'école n'ayant su cultiver et inculquer le goût des mots que Ducharme, en autodidacte, avait si bien su développer. *Trop de mots à lire* signifiant « risque de surcharge cognitive », le lecteur moyen de 2018 est sans doute aussi décontenancé et déconcerté que celui de 1968 par la profusion du vocabulaire et sa plurivocité. Cela peut en effet constituer un obstacle rédhibitoire à la lecture, la saturation du sens causant la suspension du jugement. La différence entre 1968 et maintenant, c'est que le formalisme d'alors est passé de mode : « [l']époque ne se prête plus à cet onanisme du signifiant », comme le dit ironiquement un personnage de *La Charité*. Si, en 1968, les questions de style et de langue participaient d'un plaisir partagé, en 2018 elles relèvent effectivement du plaisir solitaire... Pour plaire maintenant, plutôt que de chercher à séduire ou à divertir par des jeux d'esprit – passe-temps futile et élitiste aux relents de culture bourgeoise –, il faut, semble-t-il, produire du suspense, émouvoir, dénoncer, consoler ou accuser et, surtout, confirmer tout ce que tout le monde veut entendre, dans la langue la plus plate et la plus neutre possible. Autrement dit : finie, la « fête de la parole » dont parlait Belleau à propos de Rabelais, cette fête qui chez Ducharme, mêlant les niveaux de langue, s'inspire autant du langage de la taverne que de la poésie du 16^e siècle, de la biologie ou de la rénovation domiciliaire. *Le thrill* est ailleurs. Saturée de « séries » et friande d'effets spéciaux, la population médiatisée d'aujourd'hui préfère, paraît-il, s'investir dans les aventures d'*Amos Daragon* de Bryan Perro. Finalement, il faut bien admettre que, rien que pour ces raisons d'ordre formel, la lecture de l'œuvre romanesque de Ducharme peut effectivement paraître « difficile » et dépassée, tout juste bonne pour quelques littéraires *old style* nostalgiques ou sentimentaux.

À la liste des doléances et récriminations imputables à cette lecture laborieuse s'ajoute la somme de connaissances qu'il faudrait supposément posséder pour décoder la masse de références, culturelles et autres, contenues dans l'univers

encyclopédique de Ducharme. Or, hormis quelques exemples de confusion volontaire grossière, relevant de la facétie de type potache facilement décelable (du genre « Wolfgang Amadeus Beethoven »), quasiment toutes les références sont vérifiables, à portée de clic sur Internet, qu'il s'agisse de Tallis ou de Guy Lafleur. Il serait par conséquent possible, à condition d'en avoir la volonté et d'en voir l'intérêt, de faire une lecture assistée par ordinateur. S'il était mis en pratique au cégep, cet exercice enrichissant du point de vue culturel serait une belle occasion d'appliquer les théories pédagogiques sur la co-construction du sens... Cependant, pour en arriver là, il faudrait commencer par éradiquer les préjugés contre-élitistes qui stigmatisent tout ce qui est a priori jugé ardu, comme chercher à infléchir un certain à-quoi-bonisme utilitariste issu de la modernité mass-médiatique.

Réhabiliter et instiller le goût de la langue semble certes quelque peu idéaliste et utopique : hormis chez les « croyants » inconditionnels, cela relève d'une volonté collective qui semble plutôt anachronique dans le contexte de la révolution numérique. Cela prendrait un projet de société politiquement mobilisateur. Par rapport à l'œuvre de Ducharme, ce qu'il faudrait, c'est multiplier les « passeurs », tel André Belleau qui, à la lumière des travaux de recherche de Mikhaïl Bakhtine, a permis de comprendre l'œuvre de Rabelais au Québec, de se l'approprier et de la transmettre au-delà des difficultés que représentaient la distance temporelle et la différence des mentalités et des sensibilités que celle-ci impliquait, non pas cinquante, mais cinq cents ans plus tard.

Le tout est de savoir si l'intérêt est là pour mettre en valeur notre héritage. Si l'on en juge par la quantité impressionnante de travaux universitaires dont elle a fait et fait encore l'objet, continuer de faire de l'œuvre de Ducharme un terrain de jeux pour la recherche, c'est un peu se résigner à la cantonner au rayon des curiosités en attendant qu'en soit exhumée la quintessence. Pour faire vivre et rayonner davantage cette œuvre-jalon, il faudrait la sortir de ce ghetto et en faire profiter un public plus large en travaillant à sa vulgarisation. Toutefois, cela ne représente pas une mince tâche, car, au-delà des raisons d'ordre formel déjà évoquées, le contenu des discours qu'elle véhicule risque fort de nos jours d'entacher la ferveur à son égard. En effet, à la relire attentivement aujourd'hui, on ne peut que constater combien Ducharme, s'il a cessé d'inquiéter, peut encore paraître « dérangeant », pour d'autres raisons. Disons que compte tenu de l'évolution des mentalités et de la sensibilité, le non-conformisme généralisé que cette œuvre montre à l'égard de tous les groupes l'expose à coup sûr à la vindicte du politiquement correct guidé par l'éthique de l'inclusion. C'est sans doute à cet égard qu'elle « date » le plus. Finalement, c'est à se demander s'il ne serait pas préférable que l'aura de difficulté qui l'entoure en tant qu'objet littéraire persiste afin de la protéger de la censure sociale.

En effet, oscillant entre le rire de Démocrite et un pessimisme existentiel, l'univers de Ducharme est très sombre. À peu près toutes les tares de la société s'y trouvent, parfois assez crûment représentées. Peuplé de personnages marginaux – délinquants, paumés, ratés, « radas », alcooliques,

drogués, chômeurs, repris de justice, prostituées, proxénètes, trafiquants, malades mentaux, parents indignes, enfants rebelles et fugueurs –, il met en scène un monde de violence et de délinquance, tempéré par la seule tendresse et parfois l'amitié. Cela explique que *Les bons débarras*, l'un des deux films de Francis Mankiewicz dont Ducharme a écrit le scénario, sert actuellement de terrain d'analyse à des études de cas dans le cadre d'un programme de psychosociologie de la communication.

Toutefois, cet univers étant fortement connoté « années 1970 », les propos souvent phalocrates et malséants qui y sont tenus – « héritage du patriarcat » –, irrévérrencieux à l'extrême, sur des sujets jugés désormais inabordable même dans le cadre de fictions – mythe de l'éternel féminin, homosexualité et lesbianisme, racisme et antisémitisme, maladie mentale, etc. – peuvent, si l'on s'en tient à une lecture au premier degré, choquer l'hypersensibilité et les valeurs d'aujourd'hui (par exemple : « Les femmes, tu leur donnes un pouce, elles prennent une verge », *L'hiver de force*). Dans l'atmosphère de tolérance zéro promulguée par certains groupes dans la mouvance des *gender studies*, les chefs d'accusation que pourrait valoir à l'auteur son humour parfois lubrique, émaillé de blagues et de bouffonneries salaces, libidineuses ou scabreuses, seraient lourds (allusions incestueuses, scènes de viols, propos à teneur homophobe et misogynne, perversion, obscénité), pouvant aller – pourquoi pas ? – jusqu'au viol de l'imaginaire. *Le nez qui voque*, *Les enfantômes* et *La fille de Christophe Colomb* particulièrement pourraient se voir sinon « censurés », du moins muselés ou rejetés sous prétexte d'inconvenance et d'atteinte à la bien-pensance actuelle. Même si on ne peut rêver de meilleure incitation à la lecture que de voir, « cinquante ans après », Ducharme interdit dans les écoles pour toutes les raisons évoquées, le plus grand risque est qu'il soit pour ces mêmes raisons simplement boudé et laissé de côté, oublié. Que le présent condamne le passé, soit ; le vrai danger est qu'il n'oblitére la transmission de l'histoire, la mémoire, auxquelles, malgré son anticonformisme et souvent *a contrario*, Ducharme a donné sens, à une époque où selon Kundera « le modernisme signifiait une révolte non conformiste contre les idées reçues²⁰ », contrairement à la nôtre, où au nom de valeurs prétendues consensuelles règnent de nouveau le conformisme et le totalitarisme de la pensée.

Bref, en dépit du caractère festif et chaleureux des adieux faits à Ducharme à l'automne, les chances de survie de l'œuvre à moyen terme dans la mémoire collective semblent relativement précaires : si cette survie repose essentiellement sur la transmission scolaire, elle demande, malgré les outils de recherche modernes dont on dispose, des « passeurs » avertis et vraiment passionnés compte tenu des difficultés intrinsèques liées à sa singularité, surtout dans le cas de l'œuvre romanesque. Le caractère politiquement incorrect de nombreux éléments de contenu, si on ne prend pas la peine de les expliquer en insistant sur les notions de lecture au premier et au second degré propres à la littérature, risque fort, dans le contexte rigoriste actuel, de devoir être expurgé sous peine de procès, si ce n'est sans procès.

Ce qui est rassurant, c'est la polyvalence de cette œuvre qu'on devrait nommer patrimoniale, sa plasticité en quelque sorte et sa cohérence, qui permettent de l'aborder par différents canaux, autres que la littérature : les arts de la scène, le cinéma, les arts plastiques et la chanson. À une époque où le multimédia triomphe sur la littérature proprement dite, c'est une chance à son actif. Les initiatives de promotion comme l'exposition qu'ont proposée les bibliothèques de Montréal à l'automne sont une belle façon de mettre en valeur toutes les ressources qu'elle offre. Souhaitons qu'elles reviennent régulièrement et que Charlebois continue de chanter « Je l'savais », « Mon pays » et les autres. Hériter n'est jamais facile. ■

1. Michel Houellebecq, *Soumission*, Flammarion, 2015.
2. Monique Proulx, *Le cœur est un muscle involontaire*, Boréal, 2002, p. 36.
3. Gilles Marcotte, « Réjean Ducharme contre Blasey Blasey », *Études françaises*, « Avez-vous relu Ducharme ? », vol. 11, nos 3-4, octobre 1975, p. 283.
4. Michel van Schendel, « Ducharme l'inquiétant », *Littérature canadienne-française*, PUM, [1967] 1969, p. 215-234.
5. Stéphane Dupuis, « Réjean Ducharme, un auteur qui influence la jeunesse », *La Presse*, 23 août 2017. Les professeurs interrogés sont Roxanne Bouchard (Cégep de Lanaudière), Simon Leduc (Collège Montmorency) et Richard Lachance (Cégep du Vieux-Montréal).
6. Myriam Pavlovic, « L'affaire Ducharme », *Voix et images*, vol. VI, n° 1, automne, 1980, p. 75-85.
7. Catherine Mavrikakis, *Ça va aller*, Leméac, 2002, p. 16.
8. May Telmissany, *Le Devoir*, 8 avril 2018, p. 29.
9. Monique Proulx, *op. cit.*, p. 27 et 37.
10. Martine-Emmanuelle Lapointe, « Hériter du bordel dans toute sa splendeur. Économies de l'héritage dans *Va savoir* de Réjean Ducharme », *Études françaises*, vol. 45, n° 3, 2009.
11. Claude La Charité, *Le meilleur dernier roman*, L'Instant même, 2018, p. 106 (roman au demeurant fort drôle).
12. Catherine Mavrikakis, *op. cit.*, p. 17.
13. Franca Marcato-Falzone, *Du mythe au roman : une trilogie ducharmienne*, VLB, 1992 ; Brigitte Seyfried, *La rhétorique des passions dans les romans d'enfance de Réjean Ducharme*, PUL, 2000 ; et Julien-Bernard Chabot, « Emprise narrative et tyrannie idéologique dans les romans d'enfance de Réjean Ducharme », maîtrise en études littéraires, Département des littératures, Université Laval, 2012.
14. Claude Lacharité, *op. cit.*, p. 106.
15. Roch Plante, *Trophoux*, album-catalogue, préface de Stefan Georgesco et Charles Forget, Lanctôt, 2004.
16. Jean Paré, *Pièces d'identité*, Leméac, 2017, p. 247.
17. Gilles Marcotte, « Un Ducharme, ça se mérite », *L'actualité*, 15 octobre 1994.
18. Edmond Baudoin, *Le procès-verbal de J.M.G. Le Clézio*, Gallimard/Futuropolis, 1989.
19. Jean-Philippe Duval, *La vie a du charme*, Cinémathèque québécoise, 1992, 53 min.
20. Milan Kundera, *L'art du roman*, Gallimard, 1986.